

LE
POSTILLON

CHRONIQUE

Refaire la guerre ou sa vie ?

Face au vide, les petits-enfants de la décolonisation poursuivent un ennemi depuis longtemps parti.

PAR KAMEL DAOUD



Sur les murs d'un vieux village oranais, à l'ouest d'Alger, un début de poème surprenant : « *Nous n'accepterons jamais une assimilation, et nous refusons la naturalisation/ Nous rejetons l'intégration et nous ne serons jamais français.* » S'il avait été écrit il y a soixante ans, à l'époque du référendum sur l'autodétermination de l'Algérie en 1962, le poème aurait eu du sens. Mais aujourd'hui ? Pour un étranger, le poème rageur, bien calligraphié sur le mur ancien d'une cave à vin française, serait un bel anachronisme, sinon l'aveu d'une absurde immobilisation du temps. C'est cependant méconnaître une réalité algérienne : les nouvelles générations, celles qui depuis une décennie répètent ces serments irréels, se sentent missionnées et ne trouvent plus du sens, souvent, que dans deux projets contradictoires : l'immigration clandestine ou la haine de la France.

Cette guerre imaginaire est doublement surprenante : elle est anachronique,

et ceux qui la mènent sont souvent âgés d'à peine 30 ans. Verbe haut, colère dure, détestation partagée d'un pays dont ces jeunes ne savent rien, sauf ce que leur ont inculqué le manuel scolaire, la propagande antifranaise, la littérature islamiste sur les nouvelles croisades ou la judéophobie. Une rancune que souvent on ne retrouve pas chez la vieille génération, qui a vécu la guerre, qui s'en souvient autrement, presque en paix malgré la douleur. Une génération silencieuse qui a vécu « *la complexité humaine de cette époque* », me précise un ami.

« **Fils de la France** ». Il y a deux mois, dans un taxi, un jeune chauffeur, coupe de cheveux imitation star de football, barbe légère et vêtements de marque, essaie d'entretenir la conversation avec l'auteur. Les incendies dévorent les gens et les arbres à ce moment. C'est l'été, dur, sans eau et inquiétant comme une malédiction. On bifurque sur la quête de l'identité des pyromanes, et soudain l'expression fuse : « *Ce sont eux, les fils de la France, ouled França.* » Le jeune chauffeur prononce le verdict avec une certitude absolue. L'expression « fils de la France » est étrange aussi : elle exprime une infraction à la filiation, une bâtardise, une trahison. La France serait partie en laissant sur place des gens qui lui sont fidèles ? Qui sont ses descendants, sa lignée ?

L'expression, prise à la lettre, aurait dû désigner les seconde et troisième générations de Français d'origine algérienne, mais ce n'est pas le cas. Ici, en Algérie, c'est une insulte, la preuve matérielle et génétique d'un complot, le slogan d'une campagne électorale ou le lyrisme d'un ministre quand il veut se faire applaudir. La France mènerait encore la guerre à l'Algérie, mais par délégation : l'Histoire le dit, le régime le répète, les imams l'affirment en remontant aux croisades, etc. Comment échapper alors à la conscription hystérique ? La jeune génération algérienne se croit dans l'obligation de mener cette guerre absurde et délirante contre un ennemi invisible et depuis longtemps parti. Une guerre imaginaire qui aide à se définir, à s'expliquer l'échec au présent, à ne pas mourir et à tuer le temps.

Infanticide. Mais pour quelles raisons refait-on, dans le délire, la guerre à la France alors qu'on est né des décennies après la tragédie ? Parce que la vie d'un jeune n'a aucun sens ou presque si elle ne rejoue pas le passé épique. Mais aussi parce qu'un esprit né dans le vide et le désenchantement apprend très tôt en Algérie que la réussite, c'est d'être mort durant la guerre d'indépendance ou surtout d'être devenu un vétéran de guerre, vieux décolonisateur. C'est la guerre qui assure le sens à l'Histoire, la pension, la rente, le mana du chef et la participation à l'épopée. La guerre et la religion. Et si on peut détester la France au

nom des deux, le portrait du guerrier imaginaire s'en retrouve complété.

Cette tragédie du vide chez les petits-enfants de la décolonisation n'intéresse pas. Ses figurants négligés et invisibles se livreront jusqu'au bout à un simulacre qui croit combler une mémoire faussée et un présent anachronique. Et de cet infanticide absurde beaucoup sont coupables et fiers de l'être ■

ILLUSTRATION : DUSAULT POUR « LE POINT »